

ÉDITIONS
LOISIRS
ET PÉDAGOGIE
découvrir

LES GRANDS PÉDAGOGUES

Pestalozzi

Jean-Jacques Allisson

René Blind

Remerciements

Les auteurs remercient pour leur lecture attentive de l'ouvrage : Claire Blind, Micheline Daenzer, Anne-Lise Longchamp, Michel Soëtard et Jean-Louis Vial. Un merci particulier aux experts pestalozziens Michel Soëtard et Daniel Tröhler, dont les écrits abondants et pertinents ont été une source d'informations précieuses.

Illustration de couverture et page 5 :
Denis Kormann, Lausanne
Maquette et mise en page : Marc Dubois,
Graphisme éditorial, Lausanne
Responsable éditorial : Cyril Jost
Collaboration éditoriale : Yannis Papadaniel
Relecture typographique : Leroylire, Lausanne
Photolithographie : Martine Séchaud, à point
nommé, Vufflens-la-Ville

Edition 2015 (1^{re} édition)
© LEP Loisirs et Pédagogie SA, 2015
Le Mont-sur-Lausanne

ISBN 978-2-606-01566-4
LEP 935180 A1
I 0615 1DBS
Tous droits réservés pour tous les pays

www.editionslep.ch

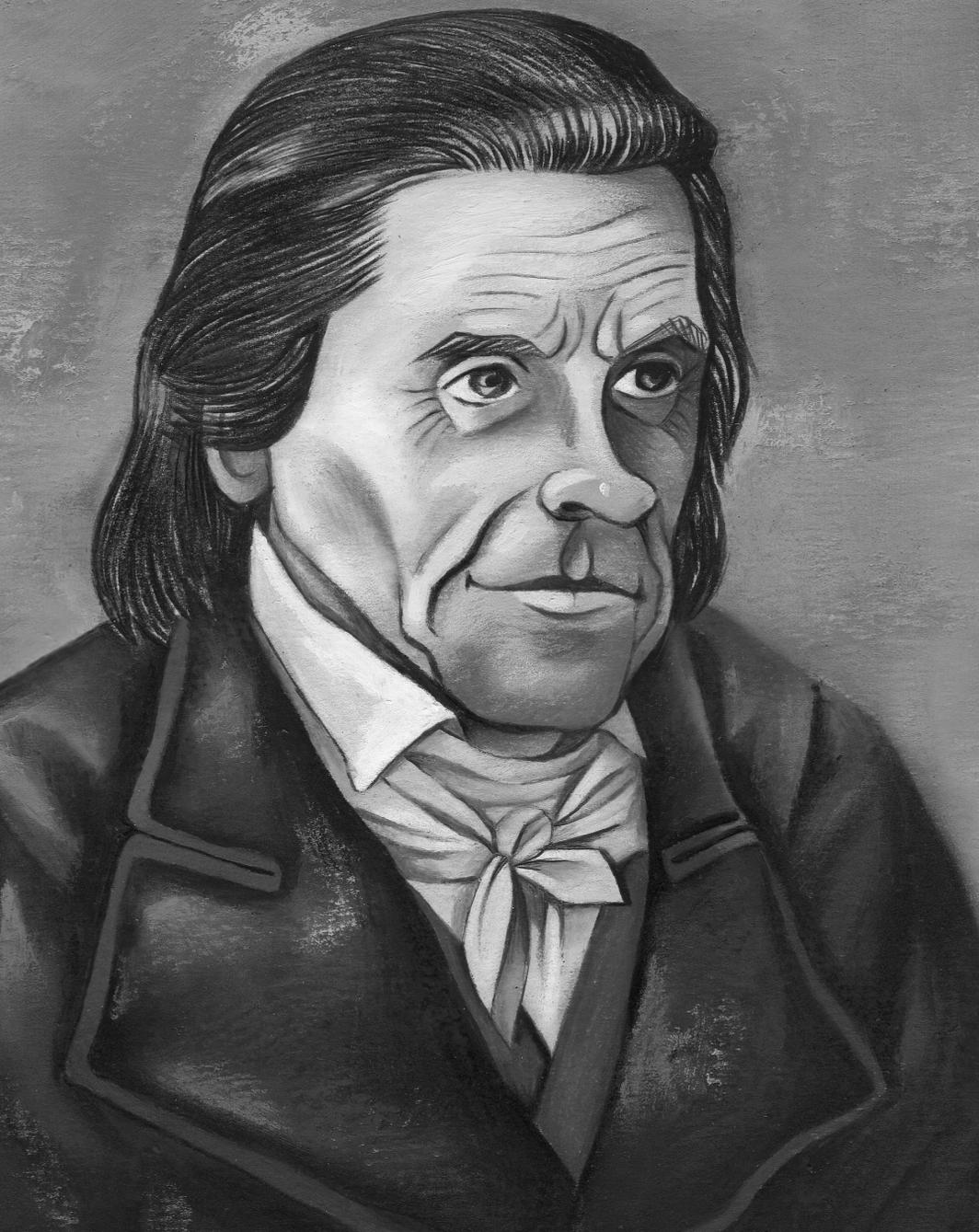
Johann Heinrich

Pestalozzi

1746-1827

Table des matières

7	Introduction	36	Les erreurs de la tradition	82	La «Méthode» à l'épreuve des temps
11	L'improbable héritage	57	Eduquer entre liberté et obéissance	87	Pestalozzi intemporel?
17	Un cœur maternel	63	L'intuition au service de l'intérêt	90	Chronologie
23	Pestalozzi, l'homme	70	Vers une école active	92	Glossaire
29	Sus à la misère, à la pauvreté et à l'ignorance	76	Laboratoire pédagogique	93	Bibliographie



Action d'abord, réflexion
ensuite : la pratique puis
la théorie, la chose puis
le mot. Voilà peut-être ce
qui caractérise le mieux la
démarche de cet homme
paradoxal.

Introduction

Si la notoriété d'un pédagogue se mesure au nombre de rues, de places ou d'écoles qui portent son nom, en Suisse et ailleurs, Johann Heinrich Pestalozzi compte sans conteste parmi les plus grands éducateurs. Encore aujourd'hui, il représente, auprès d'un public de spécialistes, l'archétype parfait de l'enseignant « maternant » dans ses bras des enfants en haillons.

Il est toutefois réducteur de ne voir en ce fils de bourgeois zurichois désargenté qu'un grand cœur débordant de charité. Utopiste, ingénu, Pestalozzi était aussi – et peut-être surtout – un homme d'action et de réflexion. Subjugué par les idées du philosophe Jean-Jacques Rousseau – de 34 ans son aîné et avec qui il n'aura jamais de contacts –, il s'attelle avec fougue à mettre en pratique les fameuses (et parfois fumeuses) théories de l'auteur du *Contrat social*. Il se fait agriculteur, puis philanthrope, tente d'élever son fils unique selon les préceptes d'*Emile*, le traité d'éducation de Rousseau... Autant de tentatives, autant d'échecs. Mais aussi autant d'expériences!

Ruiné, moqué, il se livre alors à corps perdu à l'écriture, véritable thérapie personnelle. Son ouvrage *Léonard et Gertrude*, sorte de « catéchisme des campagnes » à vocation didactique, lui vaut renommée littéraire et succès commercial en Suisse et à l'étranger. Cette reconnaissance l'amènera en mission à Stans, dans le canton de Nidwald, ce qui fonde son mythe. Ses célèbres instituts de Berthoud (Burgdorf en allemand), près de Berne, et d'Yverdon, en terre vaudoise, l'installeront dans la postérité.

Cette vie heurtée, avec ses moments de grâce et de disgrâce, a peu à peu construit le personnage et fait éclore sa fameuse « Méthode ». Action d'abord, réflexion ensuite : la pratique puis la théorie, la chose puis le mot. Voilà peut-être ce qui caractérise le mieux la démarche de cet homme paradoxal qui, parvenant toujours à rebondir, se verra considéré, par les principaux historiens de la pédagogie, tour à tour comme « ce grand instituteur » (G. Compayré, 1885), « le père de la pédagogie contemporaine » (A. Daguët, 1885), « le plus influent de tous les pédagogues modernes » (F. Guex, 1913), « ce psychologue intuitif inouï » (A. Ferrière, 1927).

Mais ne sont-ce pas là compliments posthumes surannés ou reconnaissance désuète ? Que nous a donc donné Pestalozzi et que peut-il encore apporter à l'école de notre époque ? De sa fameuse « Méthode », nous retiendrons en vrac et sans souci d'exhaustivité :

- rendre l'enfant actif et curieux ;
- développer ses capacités critiques naturelles ;
- exercer l'esprit d'analyse et le questionnement ;
- entraîner les activités créatrices et manuelles ;

- bannir tout châtement corporel ;
- éviter toute sélection, comparaison ou classement entre les enfants ;
- répartir les élèves selon leur niveau et non sur le seul critère de l'âge ;
- viser à la meilleure formation professionnelle pour tous.

Ainsi, déjà révolutionnaires pour son temps, le socratisme ouvert de Pestalozzi, l'accent mis sur la sympathie et l'affection dans tout acte éducatif apparaissent parfaitement en phase et, paradoxalement, en totale opposition avec le double langage qui prévaut dans le monde scolaire actuel. Un monde où le bien de l'enfant, le respect de son rythme propre, l'éducation à l'interculturalisme et à la citoyenneté sont en conflit permanent avec les contraintes de la sélection, la mise à l'écart des sciences humaines, la valorisation des branches techniques... Bref, un enseignement rivé sur l'économie et ses besoins, visant la seule maîtrise des capacités : écrire et compter.

Brouillon, touche-à-tout, abscons, piètre administrateur, mais enseignant généraliste et grand visionnaire, Pestalozzi peut encore beaucoup apporter à cette science pédagogique qui, depuis deux siècles au moins, n'en finit pas de se gargariser de grands mots et de réinventer la roue.

Au pédagogue Wilhelm Paulsen le soin de conclure, en 1927 : « Pestalozzi n'est pas seulement un précurseur, il n'a pas seulement annoncé ce qui est, il a annoncé ce qui sera et n'est point encore. »¹ Puisse ce petit livre contribuer à le démontrer !

¹ Cité in FERRIÈRE, A., *Le grand cœur maternel de Pestalozzi*, Centre Pestalozzi, Yverdon-les-Bains, 1983, p. 10.

«Pour la déchéance morale,
spirituelle et civile du
continent, il n’y a de salut
possible que par l’éducation,
par la culture de la vertu
d’humanité, par la formation
de l’homme.»

PESTALOZZI, J. H., *A l'innocence,
à la gravité et à la noblesse d'âme
de mon époque et de ma patrie.
Considérations sur l'actualité.* Ed.
Loisirs et Pédagogie, Le Mont-
sur-Lausanne, 2012, p. 169.

L'improbable héritage

Sur les différents continents, des Etats-Unis au Brésil, du Japon à l'Allemagne en passant par Cuba, l'Espagne ou le Danemark, des écoles, des institutions, des lieux ou des projets, quand ce ne sont pas des diplômes, des titres ou des distinctions, portent le nom de Pestalozzi.

Nul, dit-on, n'est prophète en son pays ; et c'est pourtant en Suisse que le nombre de rues, de places ou d'établissements est le plus impressionnant. C'est d'autant plus surprenant pour une nation généralement hostile à tout culte de la personnalité. Or, comment un simple pédagogue, dont on a très vite reconnu la pensée confuse, les écrits brouillons et la « Méthode » volontairement inaboutie, a-t-il pu – et peut-il encore – bénéficier d'une telle notoriété dans le pays de l'horlogerie ?

Rousseau un jour, Rousseau toujours

Johann Heinrich Pestalozzi fut, en quelque sorte, au bon endroit au bon moment. Il a en effet vécu dans cette Suisse, plus vieille démocratie du monde, au cœur

d'une Europe en profond chambardement militaire, social et politique. Il est né au mitan du XVIII^e siècle, dit « Siècle des Lumières », où l'on se passionne pour les débats d'idées, où l'on se met à faire confiance à la raison humaine et à vouer une foi optimiste dans le progrès. Le bonheur de l'humanité semble désormais exiger de lutter contre l'intolérance, la corruption, le despotisme et, bien entendu, l'ignorance : Montesquieu, Voltaire, Diderot, Rousseau sont passés par là.

Rousseau surtout qui, avec *Du contrat social* et *Emile*, embrase littéralement le cœur et l'esprit du jeune Pestalozzi. Johann Heinrich n'a alors que 16 ans, mais il restera fidèle jusqu'au bout à celui qu'il considère comme son seul et unique maître à penser. Un an avant sa mort, dans son livre testament *Le chant du cygne* et avec toute la passion et l'emphase qui le caractérisent, il reconnaîtra encore en Rousseau « cette nature supérieure qui sut briser avec une force d'Hercule les chaînes de l'esprit et rendre l'enfant à lui-même, et l'éducation à l'enfant et à la nature humaine ».²

Cependant, si Pestalozzi a toujours admis ce qu'il devait à Rousseau, il sait assez tôt relativiser la valeur et la portée trop théorique d'*Emile*. L'ouvrage est selon lui aussi chimérique que peu pratique, mais en si parfait accord avec son propre tempérament d'utopiste ! Le système de liberté idéalisé de Rousseau a toujours été le catalyseur de sa résilience, de son ardeur à aller de l'avant et à persister dans ses idéaux d'altruisme et de bienfaisance...

² « Méthode théorique et pratique de Pestalozzi pour l'éducation et l'instruction élémentaire publiée en français par lui-même », in SOËTARD, M., *Pédagogues et Pédagogies*, Presses universitaires de France, 1995, p. 125.

Une ardeur qui l'incitera à tenter de mettre en pratique certaines des idées de Rousseau dans le projet pédagogique qu'il parvint à développer à force de persévérance, de tâtonnements expérimentaux, d'échecs mortifiants, et en s'entourant de collaborateurs stakhanovistes. La « Méthode » devait ainsi passer pour la formule parfaite définissant une éducation globale, naturelle et adaptée aux besoins de l'enfant.

Pour une école du peuple

Vers 1800, les différents Etats européens, redessinés à la louche napoléonienne, cherchent à faire progresser l'instruction publique, mais sans trop savoir encore ce que progrès pédagogique veut dire ni quelle organisation donner à une potentielle institution scolaire nationale. Recherches, tâtonnements, doutes et incertitudes semblent être de tout temps l'apanage d'une entreprise d'Etat.

Cette quête émane de pays qui sont en train de se construire en tant qu'Etats-Nations. Pour garantir l'essor et la permanence de l'ordre social et politique, l'éducation des masses populaires et celle des couches plus aisées constituent une étape cruciale. Il ne s'agit nullement de créer des citoyens égaux, mais d'offrir à tous (anciens sujets, bourgeois et aristocrates) les moyens d'accéder à une formation humaine générale et apolitique. Cette formation intellectuelle, physique et morale doit permettre à chacun (mais pas encore forcément à chacune) de se former dans la liberté et le respect de sa propre nature, d'apprendre à se surmonter, à se dominer soi-même, et de devenir un bon citoyen conscient de ses droits et de ses devoirs.

Il manque encore une méthode directement applicable. Pestalozzi arrive à point nommé avec son projet d'école pour tous, prémices d'une école populaire. Riche de ses précédentes expériences (quoique courtes, nous y reviendrons), il sait par son charisme et son culot convaincre tout un réseau de personnes influentes. On y retrouve entre autres Frédéric-César de La Harpe, membre du Directoire de la République helvétique, Franz Bernhard Meyer von Schauensee, ministre de la Justice et de la Police, et surtout Philipp Albrecht Stapfer, ministre des Arts et des Sciences, dont le secrétaire personnel met en exergue cinq propositions essentielles du système « pestalozzien » :

- former l'esprit et ne pas se contenter de le meubler ;
- rattacher l'enseignement entier à l'étude du langage ;
- fournir à l'esprit pour toutes ses opérations des données fondamentales, des idées mères ;
- simplifier le mécanisme de l'enseignement et de l'étude ;
- vulgariser la science.

Ces quelques points de la doctrine pédagogique et, surtout, les célèbres ouvrages *Léonard et Gertrude* et *Comment Gertrude instruit ses enfants*, ont un tel succès que beaucoup croient voir dans les propositions de Pestalozzi la formule à appliquer pour instaurer l'école du peuple.

Savoir raison garder...

Aujourd'hui comme hier, nous avons à faire à trois sortes d'illusions à propos de Pestalozzi que Daniel Tröhler, un des plus éminents connaisseurs du pédagogue, distingue ainsi : « La première est celle de ces inconditionnels (de moins en moins nombreux à vrai dire) qui

adhèrent aveuglément à la pensée du maître, croient voir dans ses textes et dans ses actes des vérités éternelles et veulent en déduire la pédagogie moderne. Ils rendent à Pestalozzi un culte qu'aucun homme ne saurait mériter et qui conduit la science pédagogique vers des constructions absurdes. La deuxième inspire les détracteurs qui se manifestent de temps à autre et qui ne se contentent pas de dénier tout intérêt à Pestalozzi, mais détectent dans ses écrits un antirationnalisme et un antimodernisme tels qu'ils pensent pouvoir l'utiliser comme contre-modèle de la pédagogie scientifique moderne. Et la troisième est celle des ignorants qui croient que Pestalozzi n'a pas joué de rôle important dans l'histoire internationale de la pédagogie et qu'il n'y a donc aucune raison de s'occuper de lui. »³

...mais laisser parler le cœur!

Pestalozzi a surtout marqué les esprits par le cœur et par l'amour. Il a passionnément aimé le peuple dont les souffrances l'atteignaient au plus profond. Pour lui, pas question de niveler les strates sociales : il fallait offrir à tous la capacité de se découvrir et de se construire soi-même. Il y a, résumée là, la base de toute pédagogie. Mais il ne saurait exister en éducation de recette universelle. Tout sera toujours à adapter, à défaire, à refaire, à parfaire.

Vérité et amour! Celui qui passe pour le Père des orphelins, le Père de la pédagogie moderne, le Père de l'école intuitive et des leçons de choses, n'avait-il pas pour vocation d'articuler le cœur et la raison?

³ PESTALOZZI, J. H., *Ecrits sur la Méthode - Volume III - Esprit de la Méthode. Textes de M. Soëtar, D. Tröhler et L. Chalmel*, Ed. Loisirs et Pédagogie, Le Mont-sur-Lausanne, 2010, p. 240.

«Heureux celui dont la
vocation consiste à conduire
autrui au bonheur et au
bonheur éternel !
Ô bienheureuse mère ! Cette
vocation est la tienne.»

FERRIÈRE, A., *Lettres de Pestalozzi aux jeunes mères. Le grand cœur maternel de Pestalozzi*, 3^e édition, *Journal des parents*, Secrétariat vaudois de l'enfance, Lausanne, 1944, p. 10.



Le domaine du Neuhof
près de Birr, où Pestalozzi
tente d'exercer ses activités
d'agronome et d'éducateur
des pauvres, vers 1780
(gravure coloriée de
J. Aschmann d'après
J. H. Schulthess).



Portrait du fils unique du
couple Pestalozzi, Jakob
dit «Jakobli» (aquarelle de
M. Wocher).



De janvier à juin 1799, Pestalozzi s'occupe quasi seul de quelque quatre-vingts enfants abandonnés par suite du massacre des insurgés de l'Unterwald par les troupes françaises. Il en sort épuisé, mais tout auréolé d'une notoriété qui ira grandissante. Le mythe s'installe : quatre-vingts ans plus tard, cette peinture à l'huile de K. Grob (1879) montre le « Père des orphelins de Stans » épuisé mais souriant, entouré d'enfants pieds nus et en haillons.